

PATRICE BRUN

**50 DATES
HISTORIQUES
DE LA GRÈCE ANTIQUE**

ARMAND COLIN

Collection Coursus

Illustration de couverture : Les combats de Thésée,
kylix vers 440-430 av. J.-C., British Museum

Conception de couverture : Hokus Pokus Créations

Mise en page : Belle Page

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2023

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-62997-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Avant-propos en guise d'avertissement	7
Qu'est-ce qu'une « date historique » dans l'Antiquité ?	11
1. Compter le temps en Grèce	15
2. Méthodologie de l'ouvrage	18
1 • c. 1250 av. J.-C.	21
L'apogée du monde mycénien	
2 • c. 1200 av. J.-C.	27
<i>Fake news</i> dans l'Antiquité : les invasions doriennes	
3 • c. 1000 av. J.-C.	31
La migration grecque en Ionie	
4 • c. 800 av. J.-C.	37
La renaissance de l'écriture grecque	
5 • 776 av. J.-C.	43
Les premiers « Jeux Olympiques »	
6 • c. 775 av. J.-C.	49
Les débuts de la colonisation grecque	
7 • c. 750 av. J.-C.	53
Homère chante	
8 • 630-600 av. J.-C.	59
La fin des guerres de Messénie	
9 • c. 610 av. J.-C.	65
L' <i>acmé</i> de Sappho	

10 • 594 av. J.-C.	71
L'archontat de Solon	
11 • 561 av. J.-C.	77
Le début de la tyrannie de Pisistrate	
12 • 546 av. J.-C.	81
La fin du royaume de Crésus. Les Perses sur la côte égéenne	
13 • 514 av. J.-C.	85
L'assassinat d'Hipparque et le mythe des « Tyrannicides »	
14 • 500-494 av. J.-C.	91
La révolte de l'Ionie	
15 • 490 av. J.-C.	95
La bataille de Marathon	
16 • 487 av. J.-C.	101
L'apparition de l'ostracisme à Athènes	
17 • 480 av. J.-C.	105
Les Thermopyles	
18 • 477 av. J.-C.	111
La création de la ligue de Délos	
19 • 472 av. J.-C.	115
<i>Les Perses</i> d'Eschyle	
20 • 449 av. J.-C.	121
La prétendue « Paix de Callias »	
21 • 438 av. J.-C.	125
L'achèvement du Parthénon	
22 • 429 av. J.-C.	131
La peste à Athènes	
23 • 425 av. J.-C.	135
<i>Les Acharniens</i> , première comédie conservée d'Aristophane	

24 • 415-413 av. J.-C.	139
L'expédition de Sicile	
25 • 404-403 av. J.-C.	145
La fin de la guerre du Péloponnèse et la guerre civile à Athènes	
26 • 401-400 av. J.-C.	149
L'expédition des Dix-Mille	
27 • 399 av. J.-C.	155
La mort de Socrate	
28 • 386 av. J.-C.	161
La Paix du Roi	
29 • 377-353 av. J.-C.	165
Mausole, satrape de Carie	
30 • 371 av. J.-C.	169
La bataille de Leuctres	
31 • 338 av. J.-C.	173
La bataille de Chéronée. La « vraie-fausse » fin de la cité grecque	
32 • 335 av. J.-C.	177
La destruction de Thèbes	
33 • 330 av. J.-C.	181
Le procès <i>Sur la Couronne</i>	
34 • 323 av. J.-C.	185
La mort d'Alexandre, début d'un nouveau monde	
35 • 301 av. J.-C.	191
Ipsos, la fin d'Antigone le Borgne	
36 • c. 285 av. J.-C.	197
La construction du phare d'Alexandrie	
37 • 281-278 av. J.-C.	203
La stabilisation des royaumes hellénistiques	

38 • c. 228 av. J.-C.	209
Le colosse de Rhodes s'effondre	
39 • 222 av. J.-C.	215
Sellasie et la fin de la « grande histoire » de Sparte	
40 • 212 av. J.-C.	219
Prise de Syracuse et mort d'Archimède	
41 • 188 av. J.-C.	225
La Paix d'Apamée. Les Romains, arbitres du monde grec	
42 • 168 av. J.-C.	231
La fin du royaume de Macédoine	
43 • 167 av. J.-C.	235
La révolte des Maccabées	
44 • 146 av. J.-C.	241
La destruction de Corinthe	
45 • 129 av. J.-C.	245
La fin de la révolte d'Aristonikos et la création de la province romaine d'Asie	
46 • 86 av. J.-C.	251
La main de fer de Rome s'abat sur le monde grec	
47 • 30 av. J.-C.	257
La mort de Cléopâtre	
48 • 131 ap. J.-C.	263
L'inauguration du temple de Zeus Olympien à Athènes	
49 • 268 ap. J.-C.	269
Le raid des Hérules sur Athènes	
50 • 529 ap. J.-C.	273
La fermeture des écoles philosophiques d'Athènes	
Glossaire	277

■ Avant-propos en guise d'avertissement

Cet ouvrage est, ainsi que l'on dit en langage savant sinon pédant, *ad usum scholarum*, « à l'usage des élèves » mais aussi à l'usage de tous ceux qui sont intéressés par l'histoire et ses interprétations. Il n'est pas saturé de notes de bas de page qui assomment le lecteur (qui ne nous a pourtant rien fait...) à coups répétés de citations en latin ou en grec et de références bibliographiques en anglais ou en allemand (je sais aussi en faire), donnant l'illusion que l'auteur dispose d'une érudition et d'une profondeur intellectuelle inatteignables pour le commun des mortels. C'est un livre de « vulgarisation » qui, contrairement à ce que l'on pourrait croire, n'est ni facile ni rapide à écrire, car il oblige à cette synthèse exigée de nos étudiants et que nous avons parfois nous-mêmes des difficultés à mettre en pratique.

En rassemblant cinquante « dates historiques » de la Grèce ancienne, j'ai d'abord tenté de reprendre une thématique un peu trop oubliée aujourd'hui, celle de la chronologie. Nous ne sommes plus aux temps de la III^e République quand les programmes scolaires indigestes faisaient avaler des lignes entières de dates de batailles jamais décisives et de paix toujours provisoires ; comme souvent en France dans d'autres domaines, nous avons fait ensuite le chemin exactement inverse avec la même ardeur. Les programmes scolaires, depuis quelques décennies, évitent toute chronologie, privilégiant à présent l'expérience combattante avec « Être soldat : la bataille de la Somme » pour parler de la Première Guerre mondiale, sans évocation des autres fronts ni des moments importants de cette guerre. Concernant l'histoire ancienne

au collège, « Le monde des cités grecques » arrive juste après l'étude de la civilisation égyptienne et précède une plus longue séquence sur Rome et son empire, sans que l'élève puisse saisir l'espace-temps considérable qui sépare les deux premières ni la trame historique qui relie les deux dernières. Au lycée, les élèves plancheront sur le concept des « empreintes de l'Antiquité et du Moyen Âge dans le monde méditerranéen » avec deux ou trois heures de cours sur la démocratie athénienne, vécue comme notre indiscutable ancêtre, suspendue dans un monde intemporel, et ce sera un viatique suffisant pour le reste de leur scolarité. Remettre des dates autour de faits historiques n'est pas une mesure d'un bon sens à la monsieur Prudhomme d'Henry Monnier : c'est comprendre le fil du temps et ses inflexions.

L'autre élément essentiel qui préside à cet ouvrage est à la base de toute réflexion historique sur la définition d'une « date historique ». Cette expression galvaudée donne l'impression que tout moment plus ou moins essentiel est « historique » (depuis la victoire de l'équipe de France lors de la Coupe du Monde de football en 1998 jusqu'au déclenchement de la guerre d'Ukraine), tout comme en géopolitique, abuse-t-on du terme de « stratégique » pour parler d'un endroit disputé que ce soit une ville, un sommet ou un fleuve. Aussi, le but de chaque entrée n'est pas de donner un récit détaillé de l'événement en question, mais d'expliquer en quoi ce dernier possède – ou non – une importance historique et de comprendre les raisons pour lesquelles les Anciens et les Modernes ont pu soit valoriser l'événement, soit le minimiser.

Bien entendu, les choix qui ont présidé à ces cinquante moments importants de l'histoire grecque sont on ne peut plus subjectifs et nul doute qu'un autre que moi aurait sélectionné des dates à ses yeux plus essentielles que celles que j'ai choisies. D'aucuns trouveront – à raison – que j'ai privilégié l'époque classique, notamment par rapport à l'époque hellénistique et surtout par rapport à l'époque impériale, comme si « l'histoire grecque » cessait en quelque sorte avec la mort d'Alexandre et la fin des prétentions hégémoniques des cités grecques. Peut-être est-ce affaire de prisme individuel, de préoccupations personnelles de recherche, d'habitudes athénocentriques et de nécessités d'enseignement. Mais c'est aussi l'implacable loi des « Sciences Humaines et Sociales » que de laisser une part importante à la subjectivité et à l'analyse individuelles. En géométrie, deux droites parallèles ne seront jamais

sécantes. C'est sans doute moins vrai dans nos disciplines et singulièrement en Histoire. Avouer cela peut paraître diminuer la crédibilité de l'ouvrage ; le taire reviendrait à tricher avec les lecteurs qui, une fois encore, ne m'ont rien fait de mal.

Note : les numéros entre parenthèses en gras renvoient aux chapitres.

■ Qu'est-ce qu'une « date historique » dans l'Antiquité ?

Le principe même de ce que peut représenter une « date historique » se pose dans toutes les périodes étudiées par les chercheurs. Mais, en raison de la profondeur chronologique et de la difficulté à dater parfois précisément tel ou tel événement, surtout dans les temps les plus reculés, le problème est d'une plus grande acuité pour l'Antiquité. S'il est vrai, comme les auteurs multiples des *Grandes dates de l'Histoire de France* l'ont montré, qu'une mémoire collective, réelle ou artificiellement activée, sélectionne des moments qu'elle juge fondamentaux pour la communauté nationale, les choix que les historiens de l'Antiquité sont amenés à faire ne sont pas moins porteurs de subjectivité. Considérer que la bataille de Marathon en 490 av. J.-C. ou la reddition d'Alésia en 52 av. J.-C. sont des dates majeures de l'histoire antique n'est pas un choix neutre, car elles mettent en avant, au-delà de l'événement en question, tout un imaginaire autant idéologique qu'historique. La bataille de Marathon par exemple, qui ne fut qu'un engagement d'importance mineure, même à l'échelle de l'Antiquité, est devenue, par l'intérêt immédiat des Athéniens dans un premier temps, le symbole de la puissance de la cité et du courage de ses citoyens puis, sous la plume de certains historiens, les prémisses éternelles du combat entre l'Asie et l'Europe, entre « l'Orient millénaire », immuable depuis Darius jusqu'à Xi Jinping et « la Grèce éternelle », porteuse d'une surhumaine beauté. L'invention d'événements annexes (par exemple, le « coureur de Marathon » supposé venir mourir aux pieds des dirigeants de la cité après leur avoir annoncé la victoire) a permis de dramatiser à l'extrême

cette bataille et d'entrer à un tel point dans l'imaginaire collectif qu'elle a été récupérée, dans les conditions que l'on sait, au XIX^e siècle pour en faire une course olympique.

La chronologie, au même titre que la plupart des formes d'apprentissage par la mémoire, est passée de mode dans l'enseignement primaire et secondaire peut-être parce qu'elle privilégiait trop de supposés « grands moments » mais elle est pourtant essentielle pour une connaissance intelligente de l'Histoire. Mais cela ne se peut qu'à la condition de ne pas se limiter à une « récitation par cœur » d'une succession de dates qui porterait en elle la menace d'une compréhension réduite et d'une conception étriquée de ce qu'est l'Histoire. La chronologie est un tamis imparfait qui varie au rythme du temps (la bataille d'Alésia est devenue d'importance majeure sous Napoléon III) et des sociétés (Marathon ne représente rien pour un Amérindien, lointain descendant du peuple aymara). Autant dire que toute étude de ce genre est porteuse, *nolens volens*, d'une idéologie dont la seule excuse ici est d'être revendiquée par son auteur : je présente donc une suite de dates qui, soit ont été reconnues essentielles par les Anciens eux-mêmes, soit par les historiens modernes issus de plus de deux siècles d'études classiques. À tort ou à raison dans les deux cas, parce que, on l'aura compris, juger essentiel une date au détriment d'une autre est un choix qui a sa part d'arbitraire, et non une évidence.

Mais privilégier une date plutôt qu'une autre ne signifie pas pour autant l'imaginer comme une *rupture*. La manière dont l'histoire est aujourd'hui majoritairement conçue réfléchit bien plutôt en termes de *continuités* et d'*inflexions* et l'idée même de date ou d'année « charnière » ne possède pas de sens cohérent¹. Et c'est dans un esprit permettant d'illustrer aussi un phénomène de civilisation (*acmè* d'un auteur, par exemple) que j'ai évité de trop encombrer le volume de dates de victoires ou de défaites militaires, bien que la permanence de la guerre dans le monde grec rende impossible de les passer sous silence.

J'avais deux options possibles : la plus classique eût été de livrer trois ou quatre centaines de dates avec un commentaire inexistant ou minimal pour chacune d'entre elles. J'ai préféré une présentation où l'événement en lui-même est analysé dans son contexte historique, mais aussi dans

1. On rappellera à cet égard Gustave Flaubert et son *Dictionnaire des idées reçues* dans lequel, à l'entrée *Date charnière*, il a écrit : « La nôtre ».

la mémoire qu'en ont conservée les communautés, puis les interprétations qu'archéologues, philologues et historiens en ont données afin de justifier sa présence dans cet ouvrage. Cela réduit donc fortement le nombre de « dates historiques » présentées, de plusieurs centaines à quelques dizaines. On ne trouvera donc pas ici une présentation linéaire de la chronologie de l'Antiquité mais plutôt un ensemble de dates et d'événements dont on essaiera de comprendre comment et pourquoi les Anciens ou les Modernes (et parfois les deux) en ont fait des moments majeurs de l'histoire – à tort ou à raison.

De tels questionnements existaient, sous une forme différente, dans l'Antiquité. En 264/3, un érudit anonyme vivant dans l'île de Paros (une île des Cyclades) fit graver la première des chronologies attestées dans le monde grec, connue sous le nom de *Marbre de Paros*¹, réunissant année par année au moins pour les périodes les plus récentes les événements qui, selon lui, avaient marqué l'histoire grecque. Il débute ainsi son texte :

- En rassemblant tous les récits historiques, j'ai rédigé l'histoire des temps
- passés depuis le temps où Kékrops devint le premier roi d'Athènes, jusqu'à
- l'archontat de [---]yanax à Paros et de Diognètos à Athènes.
- § 1. Depuis le temps où Kékrops régnait et où la terre prit le nom de Kékropia,
- alors qu'elle auparavant s'appelait Aktique, du nom de l'autochtone Aktaios,
- 1 318 ans [1582/1].

Les événements « historiques » mentionnés à la suite de cette introduction forment la colonne vertébrale de l'hellénisme : pour l'aspect militaire, sont indiquées guerres médiques, guerre du Péloponnèse, bataille de Leuctres, expédition d'Alexandre. Dans le détail, on perçoit que les histoires d'Athènes et de la Macédoine sont favorisées, au-delà parfois de la réalité (les Athéniens auraient été les seuls vainqueurs à Platées en 479), mais que ce sont surtout, à l'exception de quelques événements naturels (éruption de l'Etna, chute d'une météorite à Aigos Potamoi, éclipse du Soleil, séisme en Ionie, apparition d'une comète), les faits culturels qui apparaissent dignes de mémoire : à partir de la naissance supposée d'Hésiode, vingt-cinq paragraphes concernent des innovations dans la musique ou le théâtre, des vainqueurs dans des

1. Pour la traduction intégrale de cette inscription, voir Brun, P. : *Hégémonies et Sociétés Inscriptions de l'époque classique*, Bordeaux, 2017, n° 1.

concours ou des chœurs. Ce n'est vraiment que dans les années les plus proches de la gravure de cette stèle, sous l'effet d'une mémoire encore fraîche, que les événements militaires semblent prendre le dessus avec les luttes entre diadoques. On le voit, la notion d'événement historique n'avait pas pour les Grecs la même consistance que nous pouvons l'avoir aujourd'hui.

Le fait que cette chronologie érudite ait été gravée sur du marbre pour être de toute évidence montrée à tous prouve que son auteur avait la ferme intention de faire connaître le résultat de ses recherches et que la cité – aucune exposition publique ne pouvait se faire sans son aval – acceptait l'idée de présenter à tous une *histoire officielle* de la Grèce.

Les premières lignes de l'inscription donnent un début à l'histoire des hommes avec le règne du premier roi mythique d'Athènes, Kékrops, dont la représentation figurée, mi-homme mi-serpent, résume bien la confusion que faisaient les Grecs entre mythe et histoire. C'est que la frontière entre le monde du mythe et celui de l'histoire n'existait pas, du moins dans la forme que nous avons l'habitude d'exposer – légendes d'un côté, faits réels de l'autre. Plutôt que de rupture, il est préférable de parler de « passé continu » entre les deux¹. Pour les Grecs, le mythe était l'histoire d'avant l'histoire, transmise par la tradition orale, ou par l'intermédiaire d'un texte, de préférence entouré de quelque mystère. Il n'est donc pas la simple narration d'un temps imaginaire et il possède un but affiché, celui d'ancrer le présent dans le passé en lui donnant un sens. C'est ainsi que l'orateur Démosthène, dans l'*Oraison funèbre* qu'il prononce au lendemain de la défaite de Chéronée en 338, évoque des « événements qui, pour le mérite, ne le cèdent en rien [aux exploits élevés au rang des mythes] mais qui, plus proches de nous dans le temps, n'ont pas encore été transformés en mythes ni élevés à la dignité héroïque » (§ 9). Cette définition a le mérite de la clarté : ce n'était pas dans la véracité supposée d'un élément que les Grecs distinguaient mythe et histoire ainsi que nous pensons devoir le faire, c'était l'espace-temps le seul juge de paix de la différence, et plus le temps faisait son œuvre et plus l'événement prenait des allures héroïques et mythiques. Cela souligne par conséquent l'existence d'un processus qui ne passait pas par le même filtre que pour nous.

1. Gotteland, S. : *Mythe et rhétorique Les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique*, Paris, 2001.

1. Compter le temps en Grèce

Le règne de Kékrops n'a jamais été considéré comme le point de départ commun à tous les Grecs comme cette inscription en donne l'illusion. D'ailleurs, ils furent longtemps à ne pas en avoir avant que ne s'impose – et encore de manière tardive et jamais unanime – la date de la fondation des « Jeux olympiques » artificiellement placée en 776 av. J.-C. On raisonnait traditionnellement dans les cités grecques en années nommées d'après un magistrat éponyme, dont les listes conservées dans les archives de la cité ou gravées sur des supports lisibles par tous (à Athènes, à Thasos, à Milet par exemple), permettaient de suivre une chronologie relative plus qu'absolue. À Athènes, on naissait et on mourait sous l'archontat d'Untel. Parmi les stèles funéraires les plus célèbres, celle de l'Athénien Dexiléos, cavalier mort au combat à l'âge de vingt ans, permet de comprendre comment les Athéniens voyaient le défilement du temps :

- Dexiléos fils de Lysanias du deme de Thoricos. Né sous l'archontat de
- Teisandros [414/3], il est mort sous l'archontat d'Euboulidès [394/3] à Corinthe,
- parmi les cinq cavaliers.
- Rhodes, P. J. & Osborne, R., *Greek Historical Inscriptions 404-323 BC*,
- Oxford University Press, 2003, n° 7B.

Mais en Grèce, chaque cité avait son calendrier qui ne correspondait presque jamais avec celui de ses voisines : non seulement le nom du magistrat éponyme différait (archonte à Athènes et dans plusieurs cités insulaires, éphore à Sparte, stéphanéphore dans des cités d'Asie Mineure, prytane à Lesbos ou à Chios, « roi » à Cos etc.), mais les noms des mois variaient d'un lieu à l'autre et l'année ne commençait pas en même temps dans toutes les cités. Ainsi, à Athènes, l'année débutait avec la nouvelle lune qui suivait le solstice d'été (raison pour laquelle, lorsque l'on ne connaît pas le jour ou le mois précis d'un événement, on est obligé d'indiquer, par exemple à Athènes, « 375/4 » pour signaler qu'il s'est produit entre la fin juin 375 et la fin juin 374) tandis qu'en Macédoine, c'était l'équinoxe d'automne qui marquait le point de départ de la nouvelle année. Complexité supplémentaire : les mois suivent le cours de la Lune, ce qui impose pour suivre le cycle du Soleil (et donc celui des saisons et des récoltes) de mettre en place des années avec des

mois intercalaires (un cycle de huit ans avec deux années à treize mois, suivi d'un autre cycle de huit ans avec trois années à treize mois).

L'indépendance absolue du calendrier des cités explique que, parlant de la bataille de Platées (479 av. J.-C.), Plutarque (qui était Béotien) pouvait écrire qu'elle eut lieu « le quatre du mois Boédromion, selon la manière de compter des Athéniens et le vingt du mois Panémios suivant celle des Béotiens » (*Aristide*, 19, 8). Cette complexité explique les raisons pour lesquelles l'historien Thucydide, qui n'écrivait pas pour les seuls Athéniens, fut obligé, pour donner la date de l'événement qu'il considérait comme le début de la guerre du Péloponnèse (l'expédition des Thébains contre Platées) d'utiliser plusieurs chronologies concurrentes afin de fixer dans le temps commun ce que nous datons aujourd'hui de la fin du mois de mars 432 av. J.-C. :

• La trêve de trente années conclue après la prise de l'Eubée [446 av. J.-C.]
• avait tenu treize années. Durant la quinzième année, alors que Chrysis à Argos
• exerçait la prêtrise depuis quarante-huit ans, qu'Ainésios était éphore à Sparte
• et que Pythodôros était archonte à Athènes pour quatre mois encore, la guerre
• de Potidée ayant débuté depuis six mois et avec le début du printemps, un peu
• plus de trois cents Thébains...

Thucydide, II, 1, 2

Pour être sûr de bien se faire comprendre, l'historien utilisait trois systèmes de datation : des magistrats éponymes à Argos, Athènes et Sparte, le temps écoulé depuis le début d'une expédition militaire et enfin le début du printemps.

Les choses changèrent sous l'impulsion de la conquête d'Alexandre et surtout de ses successeurs : dans les cités dominées par les rois, on prit l'habitude, tout en conservant parfois un comput par magistrat éponyme, de dater les textes officiels par l'année de règne du souverain. Déjà, les rois de Perse et leurs satrapes avaient coutume de dater leurs actes administratifs de leur année de règne comme en témoigne le début d'une inscription de Mylasa (Carie) datée de 367 av. J.-C. :

• Durant la trente-neuvième année du règne d'Artaxerxès (II), Mausole étant
• satrape.

IK 34 Mylasa, 1

C'est une tradition qu'Alexandre puis ses successeurs reprirent. Dans la même cité de Mylasa, un demi-siècle plus tard (318/7), les Macédoniens ont remplacé les Perses mais la datation d'un acte officiel reprend une formulation identique avec le roi Philippe III (le frère d'Alexandre) et le satrape Asandros, tous deux Macédoniens :

- Durant la sixième année du règne de Philippe, Asandros étant satrape.
- *IK 34 Mylasa, 21*

Lorsqu'une dynastie parvient à s'enraciner dans la mémoire humaine, on n'utilise plus l'année de règne du souverain, mais celle de la dynastie. On parle ainsi « d'ère séleucide » dans l'exemple ci-dessous :

- Sous les rois Antiochos et Séleucos, la quarante-cinquième année (de l'ère séleucide).
- *SEG, 47, 1997, 1739.*

Cette quarante-cinquième année correspond à l'année 267, l'ère séleucide ayant débuté en 312, avec le retour de Séleucos I^{er} à Babylone – sept ans toutefois avant de prendre la couronne royale.

C'est assez tardivement que les Grecs – mais jamais tous – ont donné une date initiale (les Jeux Olympiques) à partir de laquelle il était possible de compter les années et on trouve cette pratique chez l'historien Diodore de Sicile, contemporain de César : Diodore compte en Olympiades, c'est-à-dire en espaces de quatre années. Il est aisé de comprendre, compte tenu de la date à laquelle a vécu Diodore, l'impact de Rome dans ce point de départ, qui ne s'écarte que peu de la fondation mythique de l'*Vrbs* (753 av. J.-C.). Et il convient d'ajouter que ce n'est qu'au VI^e siècle de notre ère que l'on commença, en cherchant le temps de la naissance de Jésus, à parler d'un temps *avant* ou *après* J.-C., devenu plus ou moins aujourd'hui l'ère commune. Mais, dans la vie quotidienne des cités, peu de choses changèrent : dans la *Vie d'Aristide*, reprenant sa précision sur les différences de calendrier des cités grecques, Plutarque, qui vit au II^e siècle de notre ère, ajoute que « cette divergence entre les dates n'a rien d'extraordinaire puisque, même aujourd'hui encore où les connaissances en astronomie sont plus grandes, le début et la fin des mois varient selon les régions » (*Aristide*, 19, 9).

2. Méthodologie de l'ouvrage

Chaque entrée de cet ouvrage répond aux mêmes principes : après avoir replacé l'événement dans son contexte historique, l'avoir étudié puis défini pourquoi il avait pu être qualifié d'historique par les Anciens ou retenu ainsi par les Modernes, je présente une sélection de sources littéraires sur le sujet ou le personnage, puis une bibliographie succincte dans laquelle – c'est là aussi un parti pris éditorial – j'ai privilégié les ouvrages en langue française dans la mesure où c'était possible. En règle générale, je me suis plié à l'usage en vigueur dans les publications francophones pour ne pas trop dérouter le lecteur. J'ai procédé ainsi pour les noms propres, en adhérant à l'usage hésitant que fait notre langue pour les noms les plus connus de l'histoire grecque (elle conserve « Périclès » ou « Épaminondas » mais en francise d'autres tels « Lysandre » ou « Alexandre »), prenant le parti de translittérer à l'identique tous les autres, en transformant cependant certains *èta* en « é » pour se plier à l'usage en vigueur dans les publications françaises et à la prononciation actuelle : on écrira donc par exemple « Athéna » et non « Athèna ». J'ai privilégié le principe phonétique issu de la prononciation « érasmiennne » du grec ancien, en conservant par exemple le « c » pour rendre le son *-ka-* (ex. Callias, Leucas...), mais en mettant un « k » dès lors que la prononciation s'en trouverait affectée (ex. Antalkidas) et tous les mots grecs translittérés sont écrits en italique. On le voit, j'ai beaucoup navigué à vue avec pour seule boussole l'ambition d'avoir les meilleures chances d'être compris de tous.

Bibliographie générale

BOUCHERON, P. : *Quand l'histoire fait dates*, Paris, Seuil, 2022.

CORBIN, A. (éd.) : *1515 et les grandes dates de l'Histoire de France*, Paris, Pointdeux, 2016.

HARTOG, F. : *Chronos. L'Occident aux prises avec le Temps*, Paris, Gallimard, 2020.

SARTRE, M. : « Pagaille chez les Grecs », *L'Histoire*, 497-498, 2022, p. 30-35.

VIRLOUVET, C. : « César met de l'ordre », *L'Histoire*, 497-498, 2022, p. 36-37.

Recueils de documents traduits (textes littéraires et épigraphiques)

BURSTEIN, M. : *Translated Documents of Greece & Rome. 3. From the battle of Ipsus to the Death of Kleopatra VII*, Cambridge University Press, 1985.

FORNARA, C. W. : *Translated Documents of Greece & Rome. 1. Archaic Times to the End of Peloponnesian War*, Cambridge University Press, 1983.

HARDING, P. : *Translated Documents of Greece & Rome. 2. From the end of the Peloponnesian War to the battle of Ipsus*, Cambridge University Press, 1985.

Recueils d'inscriptions traduites et commentées

BERTRAND, J.-M. : *Inscriptions historiques grecques*, Paris, Les Belles-Lettres, 1992

BRUN, P. : *Impérialisme et démocratie. Inscriptions athéniennes d'époque classique (c. 500-317)*, Paris, Armand Colin, 2005.

BRUN, P. : *Hégémonies et sociétés. Inscriptions grecques d'époque classique (c. 500-322)*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2017.

OSBORNE, R. & RHODES, P. J. : *Greek Historical Inscriptions 478-404 B.C.*, Oxford University Press, 2017.

RHODES, P.J. OSBORNE, R. : *Greek Historical Inscriptions 403-323 B.C.*, Oxford University Press, 2003.

c. 1250 av. J.-C.

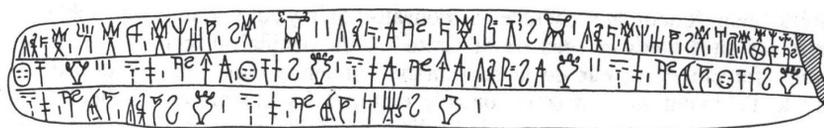
L'apogée du monde mycénien

Débuter une série de « grandes dates historiques » par un moment très approximatif d'un « apogée » aux contours par nature indéfinissables a de quoi surprendre. Car le monde mycénien, c'est-à-dire une civilisation possédant des aspects communs, s'étend du ^{xvi}e siècle à la fin du ^{xiii}e siècle et elle fut loin de s'éteindre à un instant précis, même si des signes identiques (la destruction des palais par le feu) paraissent frapper plus ou moins simultanément les sites les plus représentatifs du monde mycénien. Par convention, on parle du milieu du ^{xiii}e siècle pour désigner le temps où l'on peut le mieux distinguer les caractères de cette civilisation, la première installée sur le sol de la péninsule balkanique à pouvoir être qualifiée avec certitude de « grecque ».

Une fois évacuée la question d'un éventuel prolongement homérique du monde mycénien – il en demeure quelques traces, comme l'expression « Mycènes, riche en or » (*Iliade*, XI, 46, reprise par Sophocle, *Électre*, 9-10) mais on ne saurait calquer l'un sur l'autre, comme on a été tenté par le passé de le faire – il convient de rappeler que, si la civilisation mycénienne a perduré plus de trois siècles, c'est surtout le dernier état que l'on connaît par l'archéologie et les extraordinaires découvertes des tablettes d'argile.

Ces tablettes d'argile, cuites par accident en raison de l'incendie des locaux qui les abritaient, permettent de saisir une partie de la géographie du monde mycénien puisqu'on les retrouve peu après 1400 à Cnossos en Crète et en Grèce continentale (Pylos, dans le Péloponnèse, Mycènes en Argolide et Thèbes en Béotie peu avant 1200) et leur déchiffrement a entièrement renouvelé la connaissance que l'on avait de cette culture

lorsque l'on ne disposait que des découvertes archéologiques qu'il faut évoquer en premier.



Tablette dite « des trépieds »

Mossé, C. – Schnapp-Gourbeillon, A. : *Précis d'Histoire grecque*,
3^e éd., Paris, 2014, p. 57.

On doit à Heinrich Schliemann – le découvreur du site de Troie – la mise au jour et les premières fouilles du site de Mycènes, que l'allusion d'Homère citée plus haut incitait à voir comme majeure d'autant plus que le poète faisait d'Agamemnon, chef de l'expédition achéenne vers Troie, le roi de Mycènes. Les formidables fortifications que dès l'Antiquité on associait aux Cyclopes (d'où le nom de « murailles cyclo péennes » donné à ce type de constructions)¹ conservées depuis l'Antiquité permettaient de reconnaître le site de l'ancienne ville : le linteau qui recouvre la porte d'entrée de Mycènes (la « porte des lionnes ») pèse plus de cinquante tonnes.

Heinrich Schliemann mit au jour à l'intérieur de la ville-forteresse des cercles de tombes royales dans lesquelles il découvrit entre autres bijoux et trésors un masque funéraire en or, derechef appelé « masque d'Agamemnon », nom sous lequel il est aujourd'hui encore exposé au Musée national d'Athènes, bien que des études postérieures aient pu le dater du xvi^e siècle. Des tombes dites à *tholos*, telle celle désignée sous le nom abusif de « Trésor d'Atrée », foncièrement différentes des tombes à fosse du cercle et construites à l'extérieur de la citadelle, montrent le niveau de perfection technique atteint alors.

Mais les murailles les mieux connues et étudiées, celles de Mycènes et de Tirynthe, n'ont pas été construites d'un seul jet. La première semble avoir connu trois phases de construction : au noyau initial regroupant autour du sommet de l'acropole les bâtiments du palais érigé au début

1. Pausanias, II, 16, 3 : « on voit encore quelques vestiges des murs et une porte sur laquelle sont représentés des lions Tout cela est, dit-on, l'œuvre des Cyclopes ».

du XIV^e siècle, ont été adjoints au XIII^e siècle un agrandissement qui justifia alors la porte des Lionnes, dans lequel on intégra le cercle des tombes. Plus tard, sans doute à la fin du siècle, une extension permettant l'accès à une citerne souterraine fut ajoutée, signe sans doute de la crainte d'un siège et d'une attaque.



Citadelle de Mycènes, la porte des Lionnes

Si les découvertes archéologiques sur les sites mycéniens donnaient l'image de citadelles puissantes et riches, les trouvailles faites dans le palais mycénien de Cnossos par Arthur Evans au tournant des XIX^e et XX^e siècles furent d'une extrême importance. Celui-ci dégagna en effet des tablettes d'argile cuites sur lesquelles des signes inconnus étaient portés. Différente de l'écriture minoenne crétoise – toujours mal éclaircie – et désormais appelée « linéaire B » en complément du « linéaire A » minoen, elle ne fut déchiffrée qu'au milieu du siècle passé par un philologue anglais, Michael Ventris, qui parvint à démontrer deux aspects essentiels.

Le premier d'entre eux était que ces signes représentaient un syllabaire – chaque signe représentant un son différent ; le second, d'une importance capitale, que ces textes transcrivaient du grec, preuve indubitable que le monde mycénien était authentiquement grec, chose qui